

Sommaire

Introduction : Pourquoi et comment réunir
Marx et Foucault ? — 9

Chapitre I. Le différend Foucault/Marx : Discipline
et Gouvernementalité — 23

Chapitre II. Pouvoir-propriété et pouvoir-savoir
— 57

Chapitre III. Structuralisme marxien et
nominalisme foucauldien ? — 105

Chapitre IV. Le « capitalisme » de Marx et le
« libéralisme » de Foucault — 155

Éléments de conclusion : Une stratégie d'en bas
— 197

Table analytique — 215

*À Annie,
Ce livre discuté page à page avec elle*

Œuvres de Marx et de Foucault citées et sigles utilisés

Œuvres de Marx

- Grundrisse der Kritik der politischen Ökonomie*,
Berlin, Dietz Verlag, 1974.
- Manuscrit de 1857-58, «Grundrisse»*, en deux
volumes, Paris, Éditions Sociales, 1980, seconde
édition en 2011.
- Le Capital*, en huit volumes, traduction J. Roy,
entièrement revue par Marx, Paris, Éditions
Sociales, 1948-1960.
- Critique du Programme de Gotha*, Paris, Éditions
Sociales, 2008.
- Marx-Engels-Werke*, Berlin, Karl Dietz Verlag,
1956-1990

Œuvres de Foucault

Publiées de son vivant

- Surveiller et punir*, Paris, Gallimard, 1975 – Sigle :
SP
- La Volonté de savoir*, Paris, Gallimard, 1976 –
Sigle : *VS*

Posthumes

- La Société punitive*, Paris, EHESS, Seuil, Gallimard,
2013 – Sigle : *SPu*
- Le Pouvoir psychiatrique*, Paris, Seuil, Gallimard,
2003 – Sigle : *PP*
- Les Anormaux*, Paris, Seuil, Gallimard, 1999

Foucault avec Marx

– Sigle: *LA*

Il faut défendre la société, Paris, Seuil, Gallimard,
1997 – Sigle: *DS*

Sécurité, territoire et population, Paris, Seuil,
Gallimard, 2004 – Sigle: *STP*

Naissance de la biopolitique, Paris, Seuil,
Gallimard, 2004 – Sigle: *NB*

Dits et Écrits, Paris, Gallimard, 1994 – Sigle:
DE1, etc.

Introduction

Pourquoi et comment réunir Marx et Foucault ?

La mondialisation capitaliste conduit à un terme conforme à la tendance observée par Marx : à une marchandisation généralisée des biens et des services, des produits du savoir, des « forces de travail » elles-mêmes et de toutes les choses de la nature. Cette vérification du diagnostic remplirait presque de fierté certains de ses disciples. Mais les révolutions qui devaient surgir du développement même du capitalisme ont tourné court. Et « l'homme nouveau » qui entre en scène n'est pas le producteur émancipé qu'on attendait, c'est un sujet normé et contrôlé de toute part, le sujet assujéti au pouvoir néolibéral. Foucault, qui avait, en avant-garde de la critique, entrevu cette issue, vient relayer Marx. Mais en négatif, en témoin de la défaite.

On peut penser que l'avenir n'est pas aussi clairement tracé d'avance. Et l'épreuve ici proposée est de remettre en chantier, en les recroisant l'un par l'autre, ces deux héritages, marxien et foucauldien. Car c'est dans cette conjonction, dans cette extrême tension, qu'ils délivrent tout leur potentiel et trouvent leur relative vérité. Telle sera du moins l'hypothèse. Je chercherai à établir à quelles conditions Marx et Foucault peuvent collaborer de façon rigoureuse, à l'opposé de tout arrangement éclec-tique. Bien sûr, cela n'ira pas sans reste. L'œuvre de Foucault déborde le projet de Marx, et vice versa.

Foucault avec Marx

Mais un moment essentiel de ce *work in progress* s'inscrit dans le cadre d'un certain « matérialisme historique » dont ils relèvent, à des titres divers, l'un et l'autre. On le situera principalement dans l'enseignement donné au Collège de France de 1971 à 1979, rapporté au Marx du *Capital*.

Durant ces années se sont affrontés deux modèles de « critique » et de « vérité », qui ouvraient à deux pratiques politiques divergentes et antagoniques. Cet affrontement, dont le travail de Foucault porte alors la marque constante, motivant une part de ses interventions publiques, ne tient pas à une situation étroitement circonscrite dans l'espace et le temps. Elle témoigne d'un clivage repérable un peu partout dans le monde d'aujourd'hui. Appelons-le, d'un terme d'un autre âge, mais on verra qu'il n'est pas injustifié, « contradictions au sein du peuple ». Il y a, d'un côté, ceux pour qui les grandes questions de la société sont à prendre à partir des processus de production et d'appropriation, à partir de « l'exploitation », comprise non pas simplement comme inégalité, mais comme principe d'accumulation du capital entre les mains d'une minorité indifférente au contenu social et écologique du travail productif. *Pour eux, Marx est un point de repère*. De l'autre, ceux pour qui ce qui est à considérer, c'est, immédiatement, la constitution du sujet, le « traitement de l'homme par l'homme » : dans la hiérarchie de l'entreprise, dans l'ordre des familles, dans la relation entre les sexes, entre majorités intégrées et « sans part », dans l'administration des minorités ethniques ou sexuelles, des exilés et des immigrés, des stigmatisés de la santé et de la délinquance. *Pour eux, Foucault peut constituer un point de ralliement*. Bien sûr, les premiers se disent tout aussi engagés sur le second registre : rien de ce qui est humain ne leur est étranger. Les seconds se considèrent comme

les critiques les plus radicaux du capitalisme : de sa dérive productiviste et consumériste. Mais ce clivage est récurrent et il est, à mes yeux, significatif d'une critique sociale qui émerge de lieux structurellement différenciés de la société moderne à l'époque contemporaine. Il divise et affaiblit le « parti » de ceux qui se réclament d'un projet d'émancipation universelle.

De divers côtés, bien sûr, on recherche les conditions d'une collaboration productive. Les marxismes, pour ne parler que d'eux, n'ont jamais vécu que d'hybridations qui les relient à leurs entourages. De génération en génération, des chercheurs de diverses disciplines ont mis à leur programme des couplages sans cesse renouvelés : Marx-Weber, Marx-Keynes, Marx-Braudel, Marx-Lacan, Marx-Bourdieu, Marx-Heidegger, Marx-Rawls, Marx-Derrida... Le couple Marx-Foucault se forme le plus souvent aujourd'hui au sein d'un programme quasi « officiel » de la pensée critique qui se réfère à un triptyque « classe/race/genre ». On mobilise volontiers Marx pour le premier terme, et Foucault pour les deux autres. Mais, en procédant ainsi, on peine souvent à dépasser le stade d'un partage éclectique du travail qui attribue à l'un le terrain, supposé le plus facile à reconnaître, de l'exploitation – et qui confie à l'autre les zones, réputées plus obscures, de la domination. Il en résulte un clivage entre les deux perspectives, qui les affaiblit et les trivialisent l'une et l'autre.

Je tenterai donc une entreprise à haut risque, une « manœuvre de force », au sens que le génie militaire donne à cette expression, visant à comprendre ensemble ces deux approches dans *une même construction théorique* : dans une « théorie générale de la société moderne », qu'elles contribueront à définir. L'expérience est évidemment pleine d'embûches. On ne peut attendre de cette élaboration qu'elle permette de surmonter le dissensus *philosophique* entre

Foucault avec Marx

les deux démarches. Quant à son contenu *socio-théorique*, il fait problème des deux côtés. Il marque une rupture au sein de la tradition marxiste. Et Foucault aurait jugé l'entreprise irrecevable dans son principe même. Comme on le sait, il tourne sa critique contre un Marx «hégélien», penseur de la totalité et de son déploiement historique jusqu'au point où les contradictions sociales seraient dépassées. Pour lui, les grands ensembles historiquement significatifs, ceux qui donnent leur substance et leur rythme aux actions et aux vies humaines, sont des «dispositifs» faits d'éléments hétérogènes, décalés les uns par rapport aux autres, toujours en mouvement, doués de vitesses, d'intensités, d'orientations disparates. Ils ne forment pas système. Héritier de Nietzsche, Foucault pense à partir de la multiplicité des choses, des êtres et des événements singuliers qui viennent à se rencontrer. Il pense l'ordre à partir du désordre. Je prendrai le parti inverse : je tenterai – qu'on absolve ma témérité – de comprendre le désordre à partir de l'ordre. Le marxisme, on le sait, est hanté par un tel projet. Il fait apparaître le désordre produit par l'ordre capitaliste. Mais cela, à mes yeux, n'épuise pas le champ du désordre. J'essaierai de montrer ce qui manque à cet égard à la tradition issue de Marx, et pourquoi ce manque conduit à se tourner vers Foucault. Le marxisme indiquait la voie royale, le chemin raisonnable du combat conduisant de la domination de classe à la liberté-égalité partagée entre tous. Il apparaissait bien sûr déjà, en ces années «glorieuses», que beaucoup – fous, malades, délinquants, déviants, étrangers et minorités en tout genre – n'entraient pas dans ce programme. Mais on sait ce qu'il en est aujourd'hui, au temps du chômage de masse, de la désaffiliation, de l'errance, de la désintégration des solidarités communautaires. Les «minorités» – les sans-part et les sans-avenir, ou du moins les sans-horizon – sont devenues

majorité. La gloire de Foucault n'est donc pas prête de s'éteindre. Foucault nous guérit de Hegel, de ce Hegel inventé pour être l'ange du grand récit. Il nous blesse à tout jamais.

Cette relation contradictoire, d'affinité et de répulsion, entre Marx et Foucault justifie – en dépit du fait que plus d'un siècle les sépare – qu'on les convoque ensemble pour l'analyse et la critique du temps présent, selon l'idée qu'ils se font, du reste, l'un et l'autre de la fonction « critique » de la philosophie.

Une rencontre féconde suppose, selon moi, que l'on réélabore ces deux corpus théoriques dans les termes d'une critique « structurelle » et d'une refondation « *métastructurelle* », c'est-à-dire que l'on envisage la « structure » sociale moderne à partir de sa « métastructure ». J'entends par là non pas son *fondement*, moral ou politique, mais ses « présupposés » : *la fiction que cette structure présuppose et qu'elle pose*, c'est-à-dire qu'elle *produit* comme condition *réelle* de son existence. C'est en ce sens que Marx a fait la critique du « contrat social ». J'ai développé ce projet au long de plusieurs livres, échelonnés sur trois décennies ; et je n'entreprendrai pas ici d'en faire un nouvel exposé¹. Il me faut cependant fournir quelques indications élémentaires.

Pour l'interprétation du temps présent, l'École de Francfort avait, on le sait, mis en avant l'idée d'une domination de la « raison instrumentale ». On en trouve l'écho chez Foucault, quand il en vient, en 1978, à se référer, en ce sens précisément, à la « raison comme lumière despotique » (*DE3/433*). Je propose une maxime consonante, mais, sur le fond, assez différente² : la « modernité », en tant qu'ordre social historiquement spécifique, est à comprendre dans les termes d'une « instrumentalisation de la raison ». On notera que Marx, déjà, en a fourni le schème opératoire : il décrypte le rapport de classe

capitaliste comme une instrumentalisation de la *raison marchande*, il définit le capitalisme par l'exploitation de la force de travail transformée en « marchandise ». En ce sens, le marché constitue le présupposé métastructurel instrumentalisé dans la structure de classe capitaliste. À mes yeux, Marx, pourtant, ne couvre ainsi que la moitié du champ social (et l'on verra comment Foucault viendra à s'établir sur l'autre moitié...). Car le « rapport moderne de classe » implique en réalité *deux médiations*: le *marché*, certes, mais aussi, tout autant et corrélativement, *l'organisation*. Ce sont là en effet, dans les termes de l'économie institutionnaliste³, les deux modes primaires, inséparables l'un de l'autre, de la « coordination rationnelle-raisonnable à l'échelle sociale ». L'instrumentalisation de la raison consiste donc en ce que ces deux « médiations » sociales intelligentes, le marché et l'organisation, se retournent en « facteurs de classe ». En d'autres termes, dans la société « moderne », le *rapport* de classe s'analyse comme la combinaison complexe de ces deux *facteurs* de classe.

Le paradoxe – que les commentateurs ne semblent pas avoir jamais aperçu – est que c'est bien Marx qui a discerné le caractère primordial de ce couple, qu'il désigne du reste explicitement comme celui des deux « médiations⁴ ». Il a défini le *marché* comme un équilibre *a posteriori* entre productions privées distinctes, et *l'organisation* – le terme est aussi de lui – comme un ordonnancement *a priori* des fins et des moyens au sein d'une production relevant de la même autorité (telle que celle, privée, de la fabrique, mais tout aussi bien celle, collective, d'une société socialiste⁵). Il a fait de ce couple le pivot de sa théorisation historico-économique. Mais – et c'est là le cœur de la critique que je lui adresse – il ne l'a pas traité correctement, le transformant en schème

téléologique. Il a vu dans la « concentration » et la « centralisation » capitalistes, que génère la concurrence sur *le marché*, une corrélatrice montée en puissance de *l'organisation* au terme de laquelle il ne resterait, à l'extrême limite, qu'une seule entreprise par branche, voire dans chaque nation⁶ : la logique *marchande* tendrait ainsi à reculer et finalement à s'effacer devant celle d'un ordre *organisé* « selon des plans concertés », ouvrant la voie au socialisme. Dans ce passage à la limite, Marx place en quelque sorte le marché du côté du passé et l'organisation du côté de l'avenir. Et c'est là son erreur. Car ces deux médiations, marché et organisation, sont, dans la société moderne, structurellement, c'est-à-dire durablement, indissociables et donc contemporaines.

Si ces deux médiations peuvent se trouver instrumentalisées en facteurs de classe, c'est parce que chacune d'elles recèle un potentiel de domination, pouvant faire l'objet d'un privilège socialement reproductible, respectivement en termes de propriété (sur *le marché*), ou de « compétence » (dans *l'organisation*). Non au sens où l'on *est* compétent (doté de connaissances qui rendent capable de...), mais au sens où l'on *a* (*reçu*) compétence : où l'on exerce un *pouvoir-savoir*, un pouvoir de direction lié à un savoir sanctionné. La classe dominante, ou privilégiée, comporte ainsi deux pôles. Les deux forces sociales qu'ils définissent – fondées sur ces privilèges respectifs, sur l'accumulation de pouvoir social qu'ils procurent – seront désignées comme celle des « capitalistes » et celle des « dirigeants-compétents », ou des « compétents », dirigeants au titre d'une compétence reçue. Elles sont à la fois convergentes et antagoniques. Or Marx a défini la classe dominante de façon unilatérale, en termes de *propriété*, comme celle qui détient les moyens de production et d'échange sur le marché capitaliste. Il a

Foucault avec Marx

manqué l'autre pôle, celui du « pouvoir-savoir ». Il a bien entrevu le problème : après l'abolition du marché, écrit-il dans la *Critique du Programme de Gotha*, subsistera encore « l'asservissante subordination » du « travail manuel au travail intellectuel » – *c'est-à-dire au pouvoir-savoir*. Mais il renvoyait son dépassement aux temps lointains de la « seconde phase du communisme », où, la productivité aidant, le travail aura cessé d'être une contrainte sociale pour devenir une libre activité. On sait ce qu'il en fut.

En réalité, la domination moderne de classe se constitue dans la relation fluctuante entre ces *deux pôles* de « l'instrumentalisation de la raison », à ce point désignés comme le marché et l'organisation. Mais il ne s'agit pas seulement d'économie. Car cette « bipolarité », qui est celle de « l'entre-chacun » et de « l'entre-tous », se dédouble analogiquement selon ses deux « faces » : dans l'ordre du « rationnel » économique (marché/organisation) et dans l'ordre du « raisonnable » *juridico-politique* (contractualité interindividuelle/centrale⁷). C'est toute cette matrice économique-politique qui se trouve instrumentalisée dans le rapport moderne de classe.

2 PÔLES \ 2 FACES	<i>le rationnel</i> économique	<i>le raisonnable</i> juridico-politique
Entre-chacun	marché	contractualité interindividuelle
Entre-tous	organisation	contractualité centrale

C'est tout naturellement à la croisée de ces perspectives, définie par ce « carré métastructurel », que s'ouvrent les grands programmes des diverses « sciences sociales » – économie, sociologie, histoire, droit – et tout autant de la philosophie politique, tels qu'ils se sont développés contradictoirement depuis plusieurs siècles. C'est à partir de là aussi que se donnent à concevoir des analyses de classes et des

stratégies politiques d'émancipation⁸.

Chacun des termes ici avancés exigerait naturellement de longues explications, en tout premier lieu celui d'« organisation », qui peut paraître incongru dans l'espace foucauldien, mais aussi ceux de « pôles », « faces », « rationalité », « raisonnabilité », « compétence », « dirigeants », etc. On notera que Marx n'utilise pas l'expression « pouvoir-propriété », ni Foucault, systématiquement du moins, celle de « pouvoir-savoir ». À mes yeux pourtant, elles conviennent parfaitement pour exprimer deux concepts qui jouent, quoiqu'à des titres divers, un rôle directeur respectivement chez l'un et chez l'autre. Pour ma part, je les utiliserai régulièrement dans cette confrontation entre leurs deux approches. Une théorie donne aux mots qu'elle utilise la charge de représenter des concepts dont la teneur définie ne peut apparaître qu'au terme de l'exposé et au vu de l'usage pertinent qui peut dès lors en être fait ; et elle n'a à sa disposition que des mots qui désignent autre chose que ce qu'elle veut leur faire dire ! Je ne m'étendrai donc pas davantage en préambules.

Mais on peut déjà, me semble-t-il, entrevoir pourquoi c'est à partir de ce « *carré métastructurel* » qu'il faut chercher à identifier la relation entre Marx et Foucault. Il s'agit en effet de rendre possible une confrontation entre le « macrologique » et le « micrologique » : en toute première analyse, entre l'ordre de la classe et l'ordre des sujets. Or l'approche métastructurelle – qui se réfère aux « facteurs de classe » pré-supposés dans le « rapport de classe » – fait apparaître deux données décisives. D'une part, ces deux « médiations » qu'elle met en avant – le marché et l'organisation, relais supposés d'un « discours immédiat » – sont des relations *entre individus*. Le « rapport de classe » articule les classes par la médiation de « facteurs de classe » qui articulent des individus.

Foucault avec Marx

L'analyse marxienne, supposé «holiste» (ou «structuraliste» : centrée sur la totalité structurée), va ainsi se trouver en mesure d'opérer sur le terrain «nominaliste» (individualiste) foucauldien. D'autre part, s'il est vrai que ces deux facteurs de classe possèdent ainsi un statut analogue, la classe dominante (dont Foucault parle volontiers en référence à Marx) comporte *deux pôles*, celui du marché, gouverné par le *pouvoir propriétaire*, et celui de l'organisation, gouverné par le *pouvoir-savoir*. S'il en est ainsi, on sera conduit à identifier l'œuvre de Foucault comme l'un des foyers majeurs de «l'élargissement» métastructurel de la matrice marxienne. Comme il en va, sur un autre plan, de l'œuvre de Bourdieu, découvreur d'un «capital culturel». Ce sont là, parmi d'autres, des théoriciens de «l'autre pôle», ici désigné – mais on reviendra sur ces termes – comme celui du pouvoir-savoir ou de la «compétence», que Foucault identifie dans toutes les institutions (hôpital, prison, école, fabrique...) et dont il explore certains registres, ceux qui ont plus spécifiquement affaire avec les «corps» et les «âmes». Ils illustrent la nécessité d'une élaboration plus large que celle que Marx nous a léguée. À l'encontre de l'usage le plus commun, qui est de rapporter les enseignements de Marx et de Foucault (ou Bourdieu) à des champs empiriques différents, je me donne pour défi de les ordonner en une seule et même théorie, qui manifeste le caractère bipolaire de la domination dans l'ordre social moderne. Il en découle, à mes yeux, toute une chaîne de conséquences pour l'analyse et l'interprétation de l'histoire des sociétés modernes et des potentiels qui s'y déploient.

Marx et Foucault ne seront pas, dans ce livre, traités sur le même plan. Je tente d'intégrer l'apport de Marx dans un schéma qui élargit sa théorie. Il n'y aurait aucun sens à procéder ainsi avec Foucault,

qui récuse toute idée d'une théorie d'ensemble. Cela ne me conduira pas à dissoudre l'analytique et la critique foucaaldiennes dans la conceptualité de Marx, ni la politique de Foucault dans celle de Marx. J'adopterai dès le départ la même démarche critique à l'égard de leurs concepts respectifs. Mais le travail exigé n'est pas exactement de même ampleur. Foucault est un « contemporain ». Nous le connaissons encore principalement par la lecture (plus ou moins) immédiate de ses œuvres. Notre connaissance de Marx procède d'un siècle et demi d'interprétations, de controverses, de conflits et d'usages variés, théoriques et politiques. Dans l'un et l'autre cas, nous sommes pris dans un réseau de médiations. Mais celui qui nous rattache à Marx est plus complexe et plus contradictoire. Et il n'est pas d'autre moyen d'y trouver notre chemin que de produire de nouvelles lectures, qui ne visent pas à accéder enfin au vrai Marx, mais à travailler ses concepts pour l'intelligence du temps présent.

Foucault lançait un jour ce défi : « À un marxiste qui me dit que le marxisme est une science je réponds : je croirai que vous pratiquez le marxisme comme une science le jour où vous m'aurez montré, au nom de cette science, en quoi Marx s'est trompé » (DE2/409). Je me garderai bien de tenter de relever un tel défi. Je chercherai effectivement à établir « en quoi Marx s'est trompé », et en quoi il peut avoir raison. Mais je ne le ferai pas *au nom du marxisme*, « au nom de cette science » (supposée). Je tenterai une théorisation plus large, associant Marx et Foucault, en dépit de leurs épistémologies antagonistes. Qu'on n'y cherche pas un postmarxisme, qui tournerait la page. Ni un simple néomarxisme, une nouvelle variante du marxisme. Mais plutôt un « métamarxisme⁹ », une *refondation*, qui n'implique pas seulement le marxisme.

Au Chapitre I, je cherche à mesurer l'étendue du «différend» entre Foucault et Marx, qu'il reconnaît pourtant comme l'un de ses maîtres. Et cela sur deux points névralgiques. Le premier est ce mélange d'affinités et de décalages apparemment insurmontables, qui se dégage de *Surveiller et punir*, entre la «société disciplinaire», objet de son investigation, et la «société de classe», qu'il suppose toujours en arrière-plan, mais qu'il ne définit jamais explicitement. Le second concerne la thématique de la «gouvernementalité», opposable à la vision marxienne de «l'État», présentée dans les *Cours au Collège de France*, de 1977-79. Dans l'un et l'autre cas, il s'agira de montrer comment deux constructions théoriques partielles, celle de Marx et celle de Foucault, attendent les conditions conceptuelles d'une reconstruction unitaire. Mais aussi d'identifier ce qui échapperait à toute entreprise unificatrice.

Dans les chapitres qui suivent, j'aborde de façon systématique la relation entre les conceptualités respectives de Marx et de Foucault. Je tente donc de les inscrire dans une configuration plus large, qui permette à chacune de bénéficier de l'effet de connaissance et de critique que l'autre lui apporte. Je reste au plus près des textes de Foucault, me référant notamment aux *Cours au Collège de France* et aux aperçus philosophiques qui jalonnent les *Dits et Écrits*.

Le Chapitre II, «Pouvoir-propriété et pouvoir-savoir», engage ce recyclage mutuel des deux approches en montrant l'*incomplétude* de l'analyse de Marx, qui ne fournit pas les moyens conceptuels nécessaires à l'intégration de «l'autre pôle» de la domination de classe, celui du «pouvoir-savoir». Il ne s'agira pas d'adjoindre à l'édifice marxien une aile nouvelle, destinée à héberger les trésors de Foucault, mais de refonder une théorie d'ensemble qui permette de reconstituer, à partir des investigations

foucaaldiennes, les « maillons manquants » de la théorie du *Capital*.

Le Chapitre III, « Structuralisme marxien et nominalisme foucauldien ? », s'interroge sur la signification en termes de science sociale d'un clivage entre deux choix philosophiques. Il rapporte ce différend à sa traduction dans le couple « structure »/« dispositif », qui semble gouverner deux conceptions distinctes du pouvoir, des pratiques et luttes sociales. Il tend à discerner, sous cette opposition massive, tant un nominalisme propre à Marx qu'un apport décisif de Foucault à l'analyse structurelle de la société moderne. Apparaissent ici pourtant, cette fois du côté de Foucault, les « maillons faibles » qui rendent plus difficile l'élaboration stratégique de cette politique d'en bas, à visée universaliste, qu'ils revendiquent l'un et l'autre.

Le Chapitre IV, « Le “capitalisme” de Marx et le “libéralisme” de Foucault », se tourne vers les horizons d'ontologie historique que dégagent respectivement les deux théorisations. La « productivité » de l'ordre social moderne se manifeste très différemment selon qu'on l'appréhende sous l'enseigne d'un mode de production ou d'un mode de gouvernement. Ces deux approches, l'une fixée sur des contradictions, l'autre sur des antagonismes, ont cependant des conditions conceptuelles communes qui permettent de les faire travailler ensemble, l'une contre l'autre et l'une pour l'autre.

La conclusion cherche à répondre à la question politique posée dans cette introduction. Face aux deux partis d'en haut, l'un à Droite et l'autre à Gauche, Finance masquée *versus* Élite autoproclamée, privilégiés de la propriété et privilégiés de la « compétence », face à cette double oligarchie dominante, comment penser cet inconcevable « troisième parti », pour lequel aucune place n'est prévue sur la scène

Foucault avec Marx

politique, le parti de la multitude populaire, dépourvue de privilèges mais riche de savoirs et porteuse de vie? «Parti» ne s'écrit pas ici avec un grand «P» au sens d'organisation constituée. Il s'entend au sens de «prendre parti». Car il existe bien une troisième perspective, un troisième principe de rassemblement. *Un troisième parti.* Au sens où, en 1848, lors même qu'il n'existait aucun «Parti Communiste», un «parti communiste» a pu se faire entendre dans un célèbre Manifeste. C'est bien de cela qu'il s'agit en effet. Mais ce parti n'est pas seulement de classe : il est aussi de sexe et de «race». Et *il existe déjà*, dispersé en mille formes d'organisations, associations, mouvements, initiatives, revendications, créations, indignations, révoltes. Il est à l'œuvre dans tout ce qui porte émancipation. Pourquoi faut-il qu'il en reste encore à l'inconscience de soi, en proie à une division frénétique et mélancolique? Sortira-t-on jamais de cette «maladie infantile du communisme»? Les vérités de Marx et celles de Foucault peuvent-elles s'entendre pour une commune stratégie d'en bas?